Chronique littéraire

Autor(en): **Rochat, Jules-J.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **47 (1943)**

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE LITTERAIRE

par Jules-J. ROCHAT

Jean Cuttat, *Les chansons du mal au cœur.* — Francis Bourquin, *Poèmes du temps bleu.* — John Bringolf, *Vie fragmentée.* — Henriette Meyrat, *L'espoir triomphant.* — Nino Nesi, *Tout bas.* — Robert Simon, *Vers l'Ile.* — Henri Voëlin, *La nuit des pleurs.* — Lucien Marsaux, *La nuit rouge de Zurich.* — Jean Haldimann, *Notre Doubs.* — Clarisse Francillon, *Les nuits sans fêtes.* — Hélène Gisiger, *Les aventures de Tobio au pays des fées.* — Kurt Guggenheim, *La nuit sans permission* (mis en français par Georges Duplain). — Ernest Friche, *Etudes claudéliennes.* — Gustave Amweg, *Histoire populaire du Jura bernois.* — Pierre-Olivier Walzer, *De quelques héros.* — Louis Burgener, *L'art militaire chez Villehardouin et chez Froissart.* — Marcel Chapatte, *La collégiale de Saint-Ursanne.* — A. Membrez, *Berne et ses vieilles fontaines.* — Jules-J. Rochat, *A.-F. Duplain.* — René Fell, *Le journalisme en dix-sept leçons.* — Robert Bauder, *Communes jurassiennes à travers deux crises et une guerre.* — Marcel Joray, *Les Franches-Montagnes.*

Depuis quelques années, de nouveaux poètes se sont fait connaître dans notre Jura, de bons poètes dont nous avons entendu les vers avec plaisir. Mais que le nombre de nos poètes ait augmenté, ce n'est pas encore ce qui nous réjouit le plus; ce qui nous enchante vraiment et ce qui nous paraît digne d'être noté, c'est que nos poètes anciens et nouveaux ont trouvé un public. Eh! oui, nos poètes ont des lecteurs, de nombreux lecteurs, des admirateurs. Nos poètes sont lus, sont appréciés: n'est-ce pas là merveilleux?

Mais, après un moment de réflexion, notre étonnement s'atténue. Il est assez naturel, en somme, que les poètes soient aimés quand ils nous sont, en ces temps si durs, d'un si grand secours. Les poètes nous permettent, quand nous sommes en leur compagnie, d'oublier soucis et tracas; ils nous conduisent dans leur monde à eux, si loin de l'effroyable guerre qui ruine notre malheureuse Europe; ils nous parlent de grandeur, d'amour, de beauté quand, autour de nous, il n'y a que bassesse, mesquinerie,

haine et laideur. Quand la guerre nous a suffisamment révoltés, blessés, les poètes sont là qui nous consolent, nous rendent courage, nous parlent de l'avenir que nous espérons meilleur; quand nous sommes désespérés, ils nous disent que tout n'est pas perdu puisqu'ils sont encore là, eux, et qu'ils chantent. Les poètes sont, aujourd'hui, nos amis les plus chers; puissions-nous ne pas les oublier, puissions-nous continuer à les lire et à les apprécier quand des jours plus cléments nous seront accordés.

* * *

Des poètes, nous n'en manquons heureusement pas dans le Jura. Quelques-uns nous ont donné plusieurs œuvres déjà. Jean Cuttat, par exemple. Jean Cuttat vient de publier son troisième recueil: *Les chansons du mal au cœur*[1].

Quand le jeune Jurassien nous avait donné *Le sang léger*, j'avais regretté son ésotérisme. Car j'admets qu'un poète publie ses vers pour les faire lire. S'il les écrit pour lui seul, il peut les conserver dans le tiroir de sa table de travail. S'il les destine à quelques initiés, il peut faire circuler son manuscrit. S'il le publie, il s'adresse à un public plus ou moins étendu; ce public demande qu'on lui parle avec un minimum de clarté, qu'on s'exprime en une langue pas trop difficile.

Qu'on me comprenne bien. Je ne veux pas dire que les vers les plus transparents, les plus faciles, sont les plus beaux, qu'ils sont forcément beaux parce que faciles. La poésie demande souvent de la part du lecteur un effort; mais cet effort qui ne le ferait pas quand il s'agit de pénétrer dans l'œuvre d'un véritable poète? Cependant, il ne faut pas que les vers soient à ce point difficiles qu'il faille une véritable étude pour en saisir le sens et que le poète soit pour ainsi dire le seul à les comprendre.

Je suis heureux de constater que Jean Cuttat, aujourd'hui, ne tient plus à demeurer impénétrable. Ses poèmes, qui ne sont plus des énigmes, n'en sont que plus beaux.

Dans *Les chansons du mal au cœur*, Jean Cuttat nous dit tout ce que la vie apporte de désenchantements, de détresses. Cette vie, le poète l'avait abordée avec un bel enthousiasme; d'elle, il attendait tout; il se la figurait comme un paradis. Hélas! le poète a dû, enfin, constater qu'elle n'est que mensonges, lâchetés, bassesses, violences, déchaînement d'égoïsme. Ici et là, une joie; ici et là, un sourire, un coin de ciel bleu.

[1] Porrentruy, Editions des Portes de France, s. d. (1942).

Beaux amis désenchantés
Sous les branches de la croix,
Belles voix parmi les voix
Qui m'aidèrent à chanter,
Nous croisons sur l'eau croupie
De la mort et de la vie!
Seul me reste un cœur malade
Qui chantonne tout l'été
Que le goût de vivre est fade
Mais que vivre c'est chanter.

Le poète n'a plus ses illusions. Mais sa détresse ne lui fait tout de même pas perdre tout espoir, car il sait que notre pauvre monde n'est pas le but de notre voyage, il sait que notre véritable vie ne commencera que plus tard.

Et tout à coup je me souviens,
Sur les noirs décombres du Temps,
De cet Ange du méridien
Illuminé comme un printemps.

Chez Jean Cuttat, la forme vaut le fond. Les chansons du dernier recueil du poète bruntrutain ont été ciselées avec soin. Elles ont du rythme et de la musique.

En vain mon chant vous a décloses,
Branches de glace de l'ennui,
En vain j'aurai vu dans la nuit
Flamber mon cœur comme une rose,
En vain j'ai d'un monde en débris
Fait un seul feu dans un seul cri!
Ce qui me prend comme une proie
C'est le bûcher de tous les jours,
C'est le sanglot de mes amours
Et la poussière de ma joie.

Pour bien goûter ces vers, il faut les lire à haute voix.
Et quelles belles images nous offre Jean Cuttat:

Je sens tomber des hautes branches
Mes souvenirs comme un automne...

On lit les cinquante chansons de Jean Cuttat avec d'autant plus de plaisir qu'elles sont magnifiquement présentées. Caractères, papier, mise en pages, tout vous plaît dans cette plaquette.

Les chansons du mal au cœur classent Jean Cuttat parmi les meilleurs poètes romands. Et pourtant ce jeune Jurassien

n'en est qu'à ses débuts. Nous nous réjouissons de lire ses prochaines œuvres.

* * *

Jean Cuttat dit sa tristesse. Francis Bourquin dit sa joie[1]. La vie apporte bien des déceptions. Francis Bourquin ne le nie pas. Mais elle apporte aussi bien des joies et ce sont ces joies, uniquement ces joies, que le poète veut retenir. Pourquoi se lamenter quand la beauté ne nous a pas quittés? Pourquoi se désoler quand, autour de nous, il y a tant de douceur?

C'est l'amour que chante Francis Bourquin

Ta venue fut un calme émerveillement

et c'est aussi la campagne et ses gens, la maison, le lac, les saisons. Notre vie toute simple est pleine de joies que nous ne savons souvent pas voir, joies que procurent les gestes, les visages, les bruits, les odeurs familiers.

L'air a des langueurs nouvelles
dans ce soir un peu brumeux
qui ranime la joie
dont la journée fut pleine.

Tout le lac, en petites vagues,
vient finir à nos pieds,
bruit mou qui apporte l'odeur
de vase fade et de plage mouillée.

Il y a de la jeunesse et de l'enthousiasme dans les vers de Francis Bourquin, de la sensibilité et de la douceur.

Le jet d'eau chante doux
sous l'ombrage voûté
des platanes anciens.

Le jet d'eau chante gai
notre amour qui s'éveille
et s'attend aux extases
rêvées les plus folles.

Ailleurs:

Toutes les voiles sont parties.
Elles ont tant fait signe au jour
par ce blanc frisson qu'agitait
à peine un soupir de la brise,

[1] *Poèmes du temps bleu.* Saint-Imier, Edit. Grossniklaus, 1942.

elles ont tant fait signe au jour
qu'il a passé de l'azur flou
à la cendre du crépuscule.

Tout, dans le recueil de Francis Bourquin, n'a pas la même valeur. Mais Francis Bourquin est jeune et c'est un poète-né. Nous attendons son prochain recueil avec confiance.

* * *

Ce sont aussi les travaux des champs, la nature, le pays, le village natal qui inspirent M. John Bringolf[1]. Mais M. John Bringolf ne s'intéresse pas seulement à ce qui l'entoure; il veut encore voir ce qui se passe en lui.

Il était un bouton de rose
Sur le beau rosier du jardin...

Il était un bouton de rose
Caché tout au fond de mon cœur...

« Voici... de la poésie », nous dit M. Louis Huguenin dans la préface qu'il a écrite pour *Vie fragmentée!* M. Louis Huguenin donne certainement au mot poésie une signification plus étendue que moi. Car, moi, je n'ai pas trouvé beaucoup de véritable poésie dans ce recueil. Par contre, j'y ai découvert une belle élévation de pensée. M. John Bringolf est un croyant et toute la nature lui parle de Dieu. La nature, Dieu et les manifestations de Sa bonté, de Sa gloire le soulèvent d'enthousiasme, lui font déborder le cœur de reconnaissance. Cet enthousiasme s'exprime en un flot de paroles. M. Bringolf écrit avec simplicité, avec clarté. Il a, parfois, de jolies trouvailles. Son vers est fluide, mais un peu trop facile.

Mon cœur est si rempli, tant de choses à dire
Se pressent à la fois en un flot débordant,
Que j'en suis oppressé! Mon esprit et ma lyre
Font retentir ensemble et le verbe et l'accent.

Poèmes de vingt ans, pas plus longs qu'une page,
O vous que j'ai vécus, vous avez bien mûri
Celui qui vous portait. Son jeune babillage
Devient grave aujourd'hui, son chant est plus nourri.

[1] *Vie fragmentée! Une heure... puis une autre!* Saint-Imier, Edit. Grossniklaus, 1941.

Poème de demain, qu'en mon cœur je sens sourdre,
Quelle forme aurez-vous, car vous naîtrez soudain
Au hasard de mes jours!

M. John Bringolf devrait canaliser le flot de ses vers. Il parle trop. S'il était plus sévère avec lui-même, il nous donnerait de meilleures choses, car il y a un peu de littérature dans son recueil. Mais, encore une fois, les vers de M. John Bringolf, inspirés par la foi, exerceront une heureuse influence sur ceux qui les liront.

* * *

C'est aussi la foi qui fait parler Henriette Meyrat dans *L'espoir triomphant*[1].

Toi qui mis dans mon cœur une harpe divine,
Seigneur, enseigne-moi à toucher l'instrument.
Voici d'un nouveau jour mon sentier s'illumine
Et je voudrais louer Ta grâce incessamment.

Henriette Meyrat chante la nature, les fleurs, les travaux des champs; mais les gentianes, les maisons, la neige ne sont qu'un prétexte pour le poète de parler de Dieu. Henriette Meyrat dit la bonté, la clémence, la charité de Celui qu'elle rencontre partout dans la nature. Elle s'adresse directement à Dieu pour lui parler de son cœur, lui dire son espoir, lui demander secours:

Guide nos pas, Seigneur, et protège sans cesse
Tes enfants, pélerins aux sentiers d'ici-bas.

L'espoir triomphant est un hymne chanté à la gloire de Dieu, l'acte de foi d'un chrétien dont le cœur déborde d'amour.

C'est le deuxième recueil de vers que nous donne Henriette Meyrat. L'écrivain a fait des progrès depuis *Cordes d'or*. Son vers a plus de rythme; il chante mieux.

Au pied de l'arbre séculaire
Dont l'ombre va s'effilochant,
S'étale, merveilleux parterre,
La gentiane du printemps...

Devant nous s'ouvre le mystère
De l'amour qui ne finit pas:
Dieu donne un sourire à la terre,
Un peu de ciel bleu sous nos pas.

[1] Avec des illustrations de Jacques Meyrat. Yverdon, imprimerie Henri Cornaz, éditeur, 1941.

Ce recueil renferme des illustrations de Jacques Meyrat, un artiste qui possède un joli talent. Les gens pieux plus que les autres trouveront dans la lecture de *L'espoir triomphant* beaucoup de satisfaction.

* * *

C'est à l'amour profane que nous ramène M. Nino Nesi.

Il y a deux ans, j'avais dit, dans les *Actes*, les défauts et les mérites d'une plaquette de vers — *Ame au vent* — du jeune Biennois. J'avais fait remarquer qu'*Ame au vent* n'était pas l'œuvre d'un versificateur expérimenté, que son auteur ne savait pas toujours éviter les maladresses d'expression, qu'il ne moulait pas toujours ses impressions, ses émotions dans une forme suffisamment pure.

Je disais aussi que je ne voulais pas, en critiquant l'œuvre de M. Nino Nesi, me montrer trop sévère. Plutôt que de lui reprocher ses maladresses de style, il valait mieux noter le bel amour que le jeune Biennois portait à la poésie. Ce qu'il importait surtout de relever, en parlant d'*Ame au vent*, c'était les conditions dans lesquelles les vers de M. Nino Nesi avaient été écrits.

M. Nino Nesi, qui exerçait une profession manuelle, n'avait, en effet, pas eu beaucoup de temps à consacrer aux études. Il n'avait souvent que ses soirées pour méditer, rêver, pour écrire ses vers. Ces quelques heures, au lieu de les donner, comme d'autres, au repos, il les offrait, lui, à la poésie. N'était-ce pas digne de remarque, digne d'intérêt?

J'avais donc raison de dire que cet amour des belles-lettres, cet amour de la poésie, rendaient le jeune Biennois fort sympathique.

Cependant, les poèmes d'*Ame au vent*, s'ils avaient quelques petites imperfections dans la forme, n'en demeuraient pas moins des morceaux dignes d'attention. Les vers du jeune Biennois avaient une sincérité, une fraîcheur fort attachantes. Aussi la plaquette publiée par les Editions du Chandelier fut-elle vite connue. Le nom du jeune poète revint souvent dans les conversations autour d'une tasse de thé. Des jeunes filles firent lire à leurs amies les vers qui leur plaisaient le plus. Celles qui ne connaissaient qu'un poème voulurent les savourer tous: elles coururent chez le libraire, écrivirent à l'éditeur. Aussi quelques mois seulement après avoir été lancée ne restait-il plus un seul exemplaire de la plaquette du jeune Biennois.

Mais le succès d'*Ame au vent* ne tourna pas la tête du poète. M. Nino Nesi savait ce qui manquait à ses vers. Il savait que l'art

est une longue patience et que celui qui ne fait pas de progrès recule. Il décida donc que sa deuxième plaquette de vers serait supérieure à la première.

Cette deuxième plaquette, *Tout bas...*[1] marque, en effet, comme son auteur le voulut, un incontestable progrès sur *Ame au vent*. Pourtant la langue de M. Nino Nesi laisse encore à désirer. Le poète ne s'exprime pas toujours avec la précision qu'il faudrait. Et puis, il ne tient pas assez compte des exigeances de la versification. Mais, encore une fois, je ne veux pas insister sur ces défauts qui, je l'espère, disparaîtront dans les prochains recueils de l'auteur. Qu'il me suffise de dire que les amis de M. Nino Nesi auront du plaisir à feuilleter sa nouvelle plaquette. Les vers de *Tout bas...* ont beaucoup de charme, de douceur, de musicalité. Ses lecteurs découvriront avec joie dans cette plaquette une grande simplicité d'expression, de la fraîcheur. Les âmes sensibles, les jeunes filles surtout, liront avec plaisir ce recueil qui parle d'amour:

Ne me dis pas que tu m'aimes:
Le bruit fait fuir le bonheur.
Les précieux mots suprêmes
Se disent de cœur à cœur.

Comme le fait remarquer M. P. Bacon, professeur de français, recteur de l'école secondaire de Saignelégier, dans la préface qu'il a écrite pour *Tout bas...*, M. Nino Nesi, évitant tout artifice, laisse tout simplement parler sa nature.

J'avais rêvé, ma toute belle,
Pour y enfermer ton amour,
D'un vieux donjon, d'une chapelle,
A la rigueur d'une tourelle
Qu'on pût fermer à double tour.

Comme les gentes damoiselles
Ecoutaient les vieux troubadours,
Tu entendrais, enfant cruelle,
Tes beaux yeux clos, ma ritournelle
Et puis... tu m'ouvrirais la tour.

Comme le dit encore M. P. Bacon, « si la maîtrise, les richesses de la langue lui font encore parfois défaut », notre jeune et sympathique poète « possède les qualités maîtresses de l'artiste, l'inspiration et le naturel. Le talent de Nino Nesi est une gemme

[1] Bienne, Les Editions du Chandelier.

précieuse qu'il finira par tailler pour en libérer l'éclat de tous ses feux ».

Mais quand paraîtra le troisième recueil de poèmes de Nino Nesi? Le jeune homme est actuellement prisonnier en Allemagne, après avoir été blessé trois fois en Sicile. Peut-être le prochain ouvrage du poète sera-t-il un livre de souvenirs.

*
* *

C'est aussi l'amour qui inspire M. Robert Simon. L'île où nous conduit le poète est l'île de l'amour [1].

Il t'apporte en cette vêprée, ton petit page,
Le manuscrit de son amour,
— Comme chantaient les troubadours
Aux clairs castels des moyen âges —.

M. Robert Simon chante l'amour de la femme, avec ses joies et ses tristesses, ses rires et ses larmes; il chante l'amour de la terre, de cette terre qui lui inspire de jolies descriptions — malheureusement, pas assez nombreuses et pas assez fouillées — comme celle-ci:

Sur les collines,
Les lourds labours fumaient et roulaient l'or.

Il chante l'amour de Dieu, aussi, et *Vers l'île* se termine par ces vers:

O mon Dieu, nous avons tout perdu en Vous perdant,
Et nous tournons, désemparés, en Vous cherchant,
Assoiffés de lumière et fous de plénitude
Alors que ronge en nous l'amère quiétude.

Tout n'est pas excellent dans la plaquette de M. Robert Simon. *Vers l'île* accueille souvent trop de vers faciles. Le poète eût dû choisir avec plus de sévérité les pièces qu'il comptait faire imprimer. Allégé de quelques morceaux, un peu trop enfantins peut-être, de morceaux où le poète s'exprime avec un peu de gaucherie, le recueil eût été plus attrayant.

Mais, tel qu'il est, ce petit livre ne manque pas de charme. M. Robert Simon possède beaucoup de sensibilité. Son émotion poétique a de la fraîcheur. Il sait analyser les sensations qu'il éprouve. Il a de l'observation.

[1] *Vers l'Ile*. La Chaux-de-Fonds. Edit. des Nouveaux Cahiers.

Ils étaient paysans,
Les pieds dans les sabots, appuyés à la terre,
Sachant le poids du blé, celui de la prière,
Et la vie leur parlait comme on parle aux enfants.

Certains poèmes ont beaucoup de douceur, d'harmonie.

Les amoureux vont par le monde
Avec leur âme vagabonde,
Les amoureux vont par la vie
Avec toujours l'âme ravie.

M. Robert Simon sait trouver des vers qui font image.

Je ne sais plus en moi que tes mains de lumière,
Que tes mains de bonté...

Le poète s'exprime parfois avec quelque naïveté. Il montre trop aussi quels furent ses maîtres.

Très désuets,
Les menuets
Que je fredonne
Sont à mon cœur
— Si monotone —
Un air berceur
Plein de douceur.

Les réminiscences de Verlaine n'apparaissent pas que dans ces vers. Mais M. Simon est jeune. Il saura, je l'espère, se dégager toujours davantage des influences qu'il subit encore pour devenir enfin lui-même. M. Robert Simon nous doit les poèmes que nous fait espérer le recueil que nous venons de lire, le recueil où le jeune Jurassien nous montre de réels dons de versificateur, où il nous apparaît rêveur parfois, amusé souvent, enthousiaste, fervent, où il fait preuve surtout d'un grand sens du rythme. C'est dans la chanson, en effet, que M. Robert Simon se révèle le plus à l'aise, le plus original; ce sont ses chansons qui sont les mieux réussies. Ces vers ne sont-ils pas ravissants:

En avons-nous tissé des jours
Avec des rires, avec des pleurs,
En avons-nous frôlé des jours
Du bout de l'aile de nos cœurs!

Nous ne voudrions que des vers aussi bien tournés, aussi harmonieux, dans le prochain recueil de M. Robert Simon.

* * *

Le premier recueil de vers d'Henri Voëlin, *Cantiques d'amour*, m'avait beaucoup plu. Je l'avais dit ici. *Cantiques d'amour* était plus qu'une promesse. Le deuxième recueil du poète devait consacrer le talent du jeune Ajoulot. Mais les années passèrent et rien ne parut. Que faisait Henri Voëlin? Qu'était-il devenu? Avait-il tourné le dos à la poésie? Ce n'est que l'année dernière, au moment de la naissance de *La nuit des pleurs* que j'appris la longue maladie du jeune homme. Henri Voëlin est resté fidèle à la poésie. Il vient de le prouver en faisant paraître *La nuit des pleurs*[1].

La nuit des pleurs est cette « nuit obscure » où, « dans l'ardeur d'un amour plein d'angoisse », le chrétien s'est évadé de la « maison où régnait la paix », c'est la nuit qui voit le combat de l'homme avec l'ange. L'ange et le démon se disputent une âme.

Un ciel de plomb
Tue ma pauvre âme ensanglantée
Qu'ange et Démon
Se disputent comme un trophée.

Encore l'éponge
Imbibée d'infini dégoût,
L'ennui qui ronge
Et le poids du divin courroux!

Je n'en puis plus!

Le poème mystique d'Henri Voëlin est court; il est suffisamment long cependant pour que nous puissions nous rendre compte que le jeune homme n'a rien perdu de ses dons poétiques. Henri Voëlin a de l'inspiration. Et puis, la maladie l'a mûri, a donné plus de poids, de force à ses paroles, plus de profondeur à sa pensée. Cependant, nous aimerions qu'Henri Voëlin mette plus de précision à s'exprimer. Ici et là, il n'est pas tout à fait maître de sa forme, maître de son style. Ou bien serait-ce qu'Henri Voëlin n'a pas encore trouvé le sujet qui convient le mieux à sa lyre? Peut-être.

Il n'en reste pas moins qu'Henri Voëlin est l'un de nos meilleurs poètes jurassiens, l'un de ceux sur lesquels nous fondons le plus d'espoirs.

* * *

[1] Sans nom d'éditeur et s. d. (Porrentruy, Imprimerie de la Bonne Presse, 1943.)

C'est également une œuvre de foi que *La nuit rouge de Zurich*[1] de Lucien Marsaux. Elle paraît après plusieurs années de silence du poète.

La nuit rouge de Zurich est la représentation historique et dramatique de la tentative des nobles de Zurich de reprendre, au XIVe siècle, leurs droits que Brun, en établissant son régime corporatif, leur avait ravis. Pour corser le récit, Marsaux transporte à Zurich un épisode de l'histoire lucernoise; il met en scène cet enfant qui découvre une conjuration, promet aux hommes qui l'ont surpris qu'il n'en parlera à âme qui vive et en avertit un poêle. Au reste, le lieu du drame importe peu. Il nous suffit de constater que ce drame est bien présenté et que Marsaux s'efforce de peindre la réalité, celle d'en bas comme celle d'en haut.

La nuit rouge de Zurich est l'œuvre d'un historien. C'est aussi celle d'un poète qui sait créer une atmosphère, celle d'un homme qui a beaucoup médité et qui veut nous faire part, dans une langue harmonieuse, extrêmement nuancée, de sa richesse intérieure.

C'est Lui qui les a fait chevaliers.
C'est Lui qui les a fait vaillants.
C'est Lui qui les avait établis juges.
C'est Lui qui les avait fait revêtir de beaux habits,
Ne leur demandant en échange que d'être fidèles, justes et miséricordieux,
Mais, nobles, ils ne rougirent pas de prêter à intérêt,
Juges, de trancher des différends avec hauteur
Ou sans se soucier des droits de l'Empire;
Puissants, de ne pas écouter les indigents;
Chargés des affaires de la ville, de refuser de rendre compte des deniers publics.

La nuit rouge de Zurich, livre d'un historien, d'un poète, d'un croyant, d'un excellent écrivain, reflète une âme noble et pure. C'est l'œuvre d'un être qui, pour être vrai, veut faire la part, dans les faits qu'il relate, du surnaturel.

La nuit rouge de Zurich est l'une des meilleures œuvres de Lucien Marsaux; la société suisse des écrivains l'a reconnu quand elle l'a couronnée. Les amis du poète — et je suis content de savoir qu'ils sont nombreux dans le Jura bernois — la liront avec un réel plaisir. Ils y retrouveront l'âme naïve, sincère, la simplicité des premiers chrétiens:

[1] Bienne, Les Editions du Chandelier, 1942.

O Zurich, je pleure et je supplie.
Souviens-toi de ce que tu étais dans le commencement.
Au début, oui, au début, comme tout était beau,
Quand le souvenir de l'horreur des forêts
Hantait encore les esprits,
Quand, devant les cierges de l'église,
On frémissait au tomber de la nuit,
Quand celui qui portait un pain dans la rue,
Bénissait Dieu, son frère et la terre.

* * *

On m'a signalé deux recueils de vers encore: *Bouquet champêtre* par Louise Châtelain et *La lyre enfantine* par l'abbé Louis Bouellat. N'ayant pas reçu ces plaquettes, je dois me borner à en citer les titres.

* * *

Il y a de la poésie aussi dans *Notre Doubs*[1], de la mélancolie, — la poésie, la mélancolie des choses passées. Ce sont des souvenirs que nous conte le Dr Haldimann. Il évoque Jeanne, qui était l'âme du Châtelot; Sylvio, qui avait une si belle voix; Nestor, le timide amoureux. Il narre l'histoire de Mathilde, l'habile batelière qui ne sut se « moderniser » quand le moteur remplaça la rame et qui devint folle quand son embarcation, pourrie, ne voulut plus quitter la rive. Il rappelle Zéphyrine qui savait si bien accueillir les hôtes à l'hôtel de France.

Voici quelques lignes empruntées à *La dernière batelière:*

Toute petite déjà, elle était venue sur ces bords du Doubs. Pendant que son père travaillait aux bateaux, Mathilde avait joué avec les cailloux et les branches. Elle avait participé à cette vie grouillante de l'eau, barbotant au milieu des alevins et des bancs d'herbages. Et puis, plus grande, l'eau, ses reflets, son mouvement, cette fuite égale mais sûre vers l'inconnu, avaient attiré ses pensées plus loin que la pointe du rocher qui bornait ce premier horizon. Elle avait voulu accompagner son père sur le bateau. Un jour enfin le père Droz lui avait dit, un peu solennellement: « Je veux t'apprendre à ramer! »

Ce sont des tranches de vie que nous offre le Dr Haldimann, des histoires joliment contées, un peu nostalgiques et qui ont pour cadre le Doubs, notre Doubs.

* * *

[1] La Chaux-de-Fonds, Aux Edit. des Nouveaux Cahiers, s. d. (1942). La plaquette possède de ravissantes illustrations de Pierre Warmbrot.

Voici encore des nouvelles dans *Les nuits sans fêtes*[1] et c'est Clarisse Francillon qui nous les offre.

Clarisse Francillon est, avec Lucien Marsaux, notre meilleur écrivain jurassien. Elle a publié, à la Nouvelle Revue Française, trois ou quatre romans et, aux Editions du Chandelier, une longue nouvelle, *Francine*, qui l'ont fait apprécier d'un large public, en France comme en Suisse.

Clarisse Francillon, qui vécut de longues années à Paris et qui est rentrée en Suisse en 1940, sauf erreur, publie sous le titre de *Les nuits sans fêtes*, huit morceaux d'inspiration fort diverse mais qui ont en commun l'amertume que leurs héros éprouvent en face de la vie, leur désenchantement. Mais, au fait, la vie peut-elle apporter autre chose que des désillusions? En en peignant la tristesse, Clarisse Francillon prouve qu'elle la connaît bien.

L'écrivain nous présente la réalité avec précision. Mais, la réalité, ce n'est pas seulement ce qu'on voit, c'est aussi ce que l'on perçoit. Clarisse Francillon décrit ce qu'elle voit; elle nous fait aussi sentir le mystère qui nous entoure; elle nous fait sentir tout ce qui demeure incontrôlé autour de nous, tout ce qui demeure secret et cela donne quelque chose d'attirant, de troublant à ses récits.

Les personnages de Clarisse Francillon sont présentés avec un beau relief. L'écrivain ne les dessine pas d'un seul coup, d'un crayon ferme qui les cerne en une fois et définitivement. Il les dessine au fur et à mesure du récit par touches légères, par petits coups de crayon ou de pinceau qui finissent par donner de ces êtres une image non pas dure, mais extrêmement expressive, nuancée, extrêmement vivante, une image où tout n'est pas indiqué, où il y a des lumières et des ombres, où seuls les traits principaux sont accentués, une image qui fait la part du mystère, de l'insondable qu'il y a dans chaque homme.

Clarisse Francillon possède une manière de conter très personnelle. Elle accumule les détails, détails qui semblent tout d'abord secondaires, mais qui se révèlent ensuite importants. Elle ne cherche pas seulement à nous faire voir ce qu'elle décrit; elle fait appel à notre imagination pour compléter son récit; elle nous pousse au rêve, demande notre collaboration.

Afin d'être plus vraie, plus près de la vie, Clarisse Francillon ne s'en tient pas, dans ses récits, aux faits présents; elle s'échappe constamment dans le passé. C'est qu'un détail, un fait en appelle un autre, qui est peut-être déjà lointain. Un événement présent réveille le passé. Le passé, constamment, se mêle au présent.

[1] Lausanne, L'abbaye du livre, 1942.

N'est-ce pas ainsi pour nous tous? Ne vivons-nous pas autant dans le passé que dans le présent?

Qu'on me permette de citer un passage de *Les nuits sans fêtes*, passage pris au hasard:

> Agenouillée devant la cheminée, depuis un moment, Christa essaie de ranimer les flammes à grands coups de soufflet; des étincelles jaillissent, un peu de cendre vole, et au fond de sa mémoire, le souvenir d'une journée vieille de bien des années remonte sans cesse: elle est une très petite fille mal habillée et gauche, un affreux ruban attache ses cheveux; chez les parents de Marie-Hélène et de Laure où les plats s'alignent sur la desserte, on mange un melon... Marie-Hélène doit sortir de bonne heure et se rendre quelque part, à une matinée sans doute; Christa revoit un jabot, un bouquet piqué dans un corsage, et le chapeau souple ondule à chaque mouvement. Pour Christa, tout un monde miraculeux, aérien, inaccessible, prit à ce moment-là la forme d'une jeune fille de dix-sept ans et qui s'en allait. Puis le tour de Christa vint aussi d'avoir dix-sept ans, le tour passa. Maintenant, elle repose le soufflet; des langues claires s'étirent entre les bûches, elles s'allongent, elles disparaissent. Sur la commode, les gants bleus ont gardé l'empreinte des mains de Marie-Hélène, et ce monde inacessible, Marie-Hélène ne l'habite-t-elle pas toujours?

Cette page montre tout ce qu'il y a d'original dans la manière de s'exprimer de Clarisse Francillon. Les huit nouvelles que l'écrivain a réunies sous le titre *Les nuits sans fêtes* sont extrêmement captivantes, riches de fond, attachantes de forme. Je souhaite que d'autres aient le même plaisir que moi à les lire.

* * *

C'est aux enfants avant tout que s'adresse Mme Hélène Gisiger, une Biennoise. Pourtant, les aventures de Tobio au pays des fées[1] n'intéressent pas que les petits. Je suis sûr que les grandes personnes trouveront le plus grand plaisir à leur lecture. Mais, au fait, l'ouvrage me semble écrit davantage pour les grands enfants que pour les plus petits.

Mme Hélène Gisiger a le sens du merveilleux. Le monde des fées est le sien. Elle s'y sent plus à l'aise, semble-t-il, que dans le nôtre.

Tobio a fait, chez les fées, un bien beau voyage. Il a vu le sorcier, l'enchanteur Sirius, le génie Oax, les géants et les marmousets, la fée Sapinette. Il est même devenu roi des Gribouillets.

Dans son ouvrage, Mme Hélène Gisiger fait preuve de beaucoup d'imagination. Elle a le don des détails pittoresques. Son

[1] *Tobio au pays des fées.* Neuchâtel, Les Editions de la Baconnière, s. d. (1942).

récit est mené avec rapidité et jamais ne faiblit l'intérêt. De jolis dessins d'André Hug donnent encore plus de valeur à l'ouvrage.

Mme Hélène Gisiger a encore écrit *Tobio détective au pays des fées*. Ce volume fait suite au précédent. N'ayant pu me le procurer, je n'en parle pas aujourd'hui.

* * *

La nuit sans permission[1] n'est pas d'un auteur jurassien. Mais ce récit ayant été mis en français par notre ami Georges Duplain, originaire d'Undervelier, nous avons l'obligation de le signaler ici.

La nuit sans permission, au dire de tous les critiques littéraires qui en ont parlé, est le meilleur récit militaire suisse qui ait été écrit depuis 1939. Aussi comprend-on que cette œuvre dense et poignante ait été couronnée par la fondation Schiller suisse.

La nuit sans permission narre l'aventure d'un soldat qui, croyant avoir tué son caporal, fuit le cantonnement. Pendant toute une nuit — car le train qui le conduira à Genève, d'où il doit gagner la France, ne quittera Zurich qu'au petit jour — pendant toute une nuit il cherche à oublier. Mais, au matin, après d'émouvantes aventures, il se retrouve, — car c'était lui-même, en réalité, qu'il fuyait, — il retrouve sa conscience et il retourne à son unité. Il y arrive quand sonne la diane et quand son caporal, qu'il avait cru mort, mais qui n'était qu'évanoui, vient réveiller les hommes.

Georges Duplain a su garder au roman son accent de franchise, de rudesse, ce quelque chose d'âpre qui rend encore plus captivant ce récit rapide, sobre et si bien composé.

* * *

Paul Claudel est l'un des plus grands poètes de ce temps, peut-être même le plus grand. On comprend donc qu'elles soient de plus en plus nombreuses les études qui paraissent sur son œuvre. Mais ces études n'ont pas toutes le même intérêt. L'œuvre de Claudel est si vaste, si profonde, si riche, qu'elle demande un gros, un long effort pour être comprise. Cet effort, tous les critiques littéraires ne l'ont pas fait. Beaucoup se sont contentés d'un examen trop superficiel de l'œuvre du grand poète. M. l'abbé

[1] Kurt Guggenheim, *La Nuit sans permission*. Récit mis en français par Georges Duplain. Bienne, Les Editions du Chandelier, 1943.

Ernest Friche, professeur au collège Saint-Charles, à Porrentruy, l'a fait, lui, cet effort. Aussi l'ouvrage qu'il nous donne sur Claudel est-il de poids. M. Ernest Friche avait tout d'abord eu l'intention d'écrire une thèse universitaire qui aurait eu pour titre: *L'influence de saint Thomas d'Aquin sur le symbolisme de Claudel.* Forcé de renoncer à son projet primitif, le savant professeur, pour répondre à l'insistance de quelques amis — que nous remercions d'être intervenus — a utilisé ses fiches et ses notes pour rédiger le livre — *Etudes claudéliennes*[1] — dont le premier tome a paru.

Claudel est de plus en plus lu. Mais, à ses débuts, il n'eut pas que des admirateurs. Il eut des ennemis nombreux et acharnés. Dans la première partie de son ouvrage — qui en renferme trois — M. Ernest Friche narre l'ascension de Claudel. Le grand écrivain fut souvent en butte aux attaques les plus injustes, les plus indignes, les plus fausses, les plus ridicules. Son œuvre admirable finit tout de même par s'imposer.

La deuxième étude de l'abbé Ernest Friche est consacrée à l'influence qu'eut Rimbaud sur Claudel. Le professeur bruntrutain étudie avec une pénétration admirable l'auteur d'*Une saison en enfer;* il analyse avec une magistrale clarté le cas de ce poète qui est, dit Jacques Rivière, « un merveilleux introducteur au christianisme ». C'est à Rimbaud, à ses intuitions mystiques, à leur expression magiquement évocatrice que Claudel doit « l'ébranlement précurseur de sa conversion et sans doute aussi la conscience de sa vocation de poète mystique ».

La troisième étude de M. Ernest Friche est consacrée à la rencontre par Claudel de saint Thomas d'Aquin. Claudel a lu et annoté les deux *Somme* et il en a été émerveillé. Le docteur Angélique a donné à Claudel sa poétique. C'est grâce à lui que Claudel « découvre toute la profondeur des leçons de Rimbaud et de Mallarmé, et la voie que ces deux maîtres lui ont ouverte, il n'a plus à la quitter, mais au contraire à la suivre de près, en se gardant des *fondrières* qui l'avoisinent ».

Cette poétique, le symbolisme claudélien, l'abbé Ernest Friche l'expose magistralement, de même qu'il nous donne la conception thomiste de l'univers.

C'est un admirable ouvrage que celui de M. Ernest Friche, un ouvrage auquel Claudel lui-même a voulu rendre hommage en faisant savoir au professeur jurassien que celui-ci l'avait parfaitement compris. M. l'abbé Ernest Friche, dans ses *Etudes claudéliennes,* fait œuvre de savant, de critique littéraire, de théologien, de métaphysicien. Il possède une documentation extraor-

[1] Porrentruy, Editions des Portes de France, 1943.

dinaire, un jugement sûr, le don de synthèse. Ses exposés sont d'une grande clarté. Il est renseigné, précis, clair. Ses études sont solidement construites. Elles sont aussi bien écrites. Il est rare qu'un ouvrage d'une telle solidité scientifique voie le jour dans le Jura.

L'ouvrage de M. Ernest Friche est l'étude la plus importante que nous connaissions sur Claudel, celle qui nous montre le mieux, avec le plus de clarté, la signification de l'œuvre de l'un des plus grands poètes de ce temps. Il ne sera plus possible dorénavant d'aborder l'auteur de *L'Annonce faite à Marie* sans avoir recours à l'ouvrage de M. l'abbé Ernest Friche.

* * *

Nous avons toujours eu, dans le Jura, de nombreux historiens-amateurs. Malheureusement, les travaux de ces gens sans formation scientifique, de ces gens qui manquent souvent d'esprit critique, n'ont pas grande valeur. Ils fourmillent d'erreurs. Leurs auteurs se laissent trop guider par l'imagination; ils écoutent trop leurs sentiments; ils ont des sympathies et des antipathies. Ils manquent de méthode dans leurs investigations, de précision dans leurs références. Ils font de l'à-peu-près. Leur langue est souvent lourde, leur façon de s'exprimer un peu gauche. Enfin, ces historiens-amateurs ne s'intéressent, la plupart du temps, qu'au passé de leur village, de leur cité. L'histoire du pays — du petit et du grand —, l'histoire générale, ils n'en ont qu'une idée très vague. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls, hélas! Il est triste de constater combien notre passé est peu connu, mal connu. Aussi devons-nous de la reconnaissance aux bons historiens qui se donnent la peine de nous le révéler en des ouvrages aussi bien composés, écrits que présentés.

Une bonne histoire du Jura est celle que nous donna Gustave Amweg peu de temps avant son brusque départ[1]. Gustave Amweg, travailleur infatigable, consacra toute sa vie à sa petite patrie. Il éleva, à la gloire du Jura, un monument auquel il pensait encore ajouter quelques pierres quand la mort le terrassa.

Personne n'était mieux qualifié que Gustave Amweg pour écrire l'histoire du Jura bernois. Gustave Amweg avait lu tout ce qui a été publié sur le Jura, il avait fouillé bibliothèques et archives. Il avait mis des années à se documenter sur notre passé, à se renseigner sur nos ancêtres, sur les œuvres qu'ils ont créées, qu'ils nous ont laissées.

[1] *Histoire populaire du Jura bernois (Ancien évêché de Bâle).* Préface d'Henri Mouttet, conseiller d'Etat et conseiller aux Etats. Porrentruy, Imprimerie du Jura, 1942.

L'histoire du Jura bernois: elle avait déjà été écrite par Mgr F. Chèvre, par Virgile Rossel, par M. Paul-Otto Bessire. M. Raymond Wilhem en a donné, avec clarté, les grandes lignes dans son excellent *Précis de l'histoire de la principauté épiscopale de Bâle*. Mais, comme l'a fait remarquer G. Amweg dans l'introduction de son travail, ces livres ou bien sont introuvables aujourd'hui, ou bien ne s'adressent pas au grand public. Or, Gustave Amweg désirait, lui, s'adresser au grand public, au peuple. Il a écrit dans sa préface: «... Nous avons tenu à présenter un manuel d'histoire qui, comme l'indique son titre, soit vraiment populaire et convienne à ceux de nos compatriotes que les circonstances ont empêchés de poursuivre leurs études. Car, plus qu'on ne le suppose, l'homme du peuple se passionne pour le passé de son pays, pour les faits et gestes de ses ancêtres, pour les institutions de l'ancien régime, pour la vie d'autrefois...»

S'adressant au grand public, Gustave Amweg a voulu être aussi simple que possible, aussi clair que possible. Il ne fait pas, dans son ouvrage, œuvre d'érudit, qui discute certains points controversés, cherche à combler une lacune, à rectifier, grâce à la découverte d'un manuscrit, quelque fait, quelque erreur d'interprétation. G. Amweg n'apporte rien de nouveau. Il veut, en se basant sur les travaux qui ont été faits, montrer le développement du Jura des premiers temps à aujourd'hui, faire voir l'évolution d'un petit peuple travailleur, inventif, créateur, artiste. Ce sont tout d'abord des faits et des dates que nous donne Gustave Amweg. Il résume l'histoire politique et militaire de son petit coin de terre. Puis il donne la liste chronologique des évêques de Bâle et décrit les anciennes seigneuries qui formaient le domaine de ces souverains. La principauté «constituait, dit Gustave Amweg, une vraie mosaïque de petits Etats agglomérés». Ces petits Etats avaient leurs franchises, leur personnalité, leur vie propre.

Gustave Amweg nous parle encore de l'agriculture, de l'industrie, du commerce dans le Jura; il nous renseigne sur la vie d'autrefois, sur les mœurs, coutumes et superstitions de nos ancêtres. Enfin, il nous montre quel développement ont pris chez nous les lettres, les arts et les sciences.

On voit que Gustave Amweg n'a rien oublié. L'historien bruntrutain ne nous rappelle pas seulement les faits et gestes de nos ancêtres; il ne nous donne pas seulement des renseignements sur leur genre de vie; il nous dit encore quel héritage ils nous ont légué, il nous fait connaître les richesses de notre petit coin de terre.

Le dernier ouvrage de Gustave Amweg est complet. Il est clair, facile à lire. Il est instructif, riche en renseignements de

toutes sortes. De plus, il est illustré et présenté avec goût. *L'histoire populaire du Jura bernois* rendra de grands services à ceux qui s'intéressent au passé, à tous ceux qui aiment leur petit pays et désirent le connaître davantage.

* * *

La période la plus importante peut-être dans l'histoire de l'art militaire est celle qu'illustrèrent les grands chroniqueurs, Villehardouin et Froissart. C'est, en effet, au XIVe siècle que l'armée moderne commence à se constituer, que l'art militaire, à la suite de l'apparition, dans les batailles, des armes à feu, subit d'importantes transformations. Celles-ci ont été notées par les chroniqueurs Villehardouin et Froissart, du moins par Froissart.

Geoffroy de Villehardouin fut l'un des grands seigneurs de la quatrième croisade. Il nous a conté cette expédition avec force détails, en homme qui connaît parfaitement les choses militaires. Villehardouin évoque pour nous l'armée médiévale, l'armée des chevaliers, des chevaliers qui, la plupart du temps, combattent revêtus de la cuirasse ou de la cotte de mailles, l'armée dont les batailles sont une suite de combats singuliers, l'armée qui va disparaître.

C'est à Crécy, en 1346, que le coup de grâce fut donné à l'armée médiévale. Chez les Français, où chaque baron était à la tête d'une petite armée et se battait sans s'occuper des ordres du roi, où chaque seigneur tenait à montrer sa bravoure et cherchait à accomplir au moins une action d'éclat, chez les Français, il n'y avait aucune discipline. Par contre, l'armée du roi Edouard, formée en grande partie de vilains, de fantassins et d'archers, était très obéissante. Elle anéantit l'armée des chevaliers. Les Français, alors, comprirent leur erreur. Après la paix de Brétigny, ils réorganisèrent leur armée, la modernisèrent, permirent aux vilains de combattre à côté des chevaliers et formèrent des corps de mercenaires, qui, bien disciplinés, firent merveille dans la bataille.

Cette transformation de l'armée, c'est Froissart qui nous la donne. Froissart fit de nombreux voyages. Il parcourut la France et l'Angleterre. Il ne se lassait pas d'interroger gens de haute et basse souche, soldats, prêtres, bourgeois. Aussi ses chroniques sont-elles d'une richesse extraordinaire, une mine de renseignements précieux sur la guerre de Cent Ans, sur l'histoire anglo-française de 1328 à la fin du siècle.

En passant de Villehardouin à Froissart, nous pouvons donc noter les transformations que subit l'armée. En voici les prin-

cipales. Après Crécy, le rôle de la cavalerie devient secondaire, tandis que l'infanterie prend de plus en plus d'importance avec ses archers, ses arbalétriers, ses armes à feu. Les services de l'arrière s'organisent (l'armée ne vivra plus nécessairement sur le pays, mais organisera elle-même son ravitaillement). Le commandement devient plus réfléchi; au XIIIe siècle, le chef combattait encore en tête de ses troupes; au XIVe, il se tient à l'arrière et dirige la bataille du haut d'une colline.

Les détails qui précèdent, nous les avons tirés d'une étude de M. Louis Burgener. M. Burgener n'est pas un inconnu pour les lecteurs des *Actes*. Il a déjà publié deux ouvrages d'un réel intérêt: *Commynes et la Suisse*, qui évoque les guerres d'Italie et parle de la valeur militaire des Suisses et *Jeunesse virile*, un livre richement illustré sur le scoutisme. La nouvelle étude de M. Louis Burgener — *L'art militaire chez Villehardouin et chez Froissart*[1] — est aussi fouillée que les précédentes. Elle passe en revue les différents corps de l'armée qui se forme: cavalerie, infanterie, services derrière le front, la flotte; elle décrit un siège, consacre un chapitre à la tactique et un autre à la stratégie — et nous constatons ici que, malgré des changements profonds, les grands principes tactiques n'ont guère varié au cours des siècles. M. Burgener décrit les armes du XIVe siècle, nous en donne même des croquis à la plume. Il parle de l'autorité des chefs et de la valeur des hommes. Bref, M. L. Burgener tente d'être aussi complet, aussi précis que possible.

L'étude de M. Louis Burgener, qui nous montre les débuts de notre armée, intéressera vivement non seulement nos officiers et sous-officiers, qui ne pourront se dispenser de la lire, mais tous ceux, civils et soldats, qui ont le goût de l'histoire militaire.

* * *

C'est une étude bien captivante que nous donne M. Pierre-Olivier Walzer sous le titre *De quelques héros*[2]. Ces héros virent le jour au XVIIIe, en ce siècle où fermentent tant de germes révolutionnaires. Ce siècle, M. Walzer l'évoque en quelques pages d'une grande densité, avant de parler des « héros » Henzi, Chenaux, Péquignat et Davel. Des héros? Ce sont avant tout des révoltés, des mécontents, des passionnés. Deux d'entre eux, peut-être trois, luttèrent pour leurs petites aises. « Pour l'observateur moderne, écrit P.-O. Walzer, Davel, Péquignat, Henzi et Chenaux appa-

[1] Bienne, Les Editions du Chandelier, 1943.
[2] Cahier no 15 de la coll. *Pages suisses*. Genève, Kundig, s. d. (1943).

raissent donc tout d'abord comme des hommes qui n'ont pas su obéir, qui n'ont pas su se plier à un certain ordre, qui n'ont pas su accepter un certain état de choses dont il faut impartialement reconnaître les bons côtés. » Aucun n'eut des vues politiques bien précises. Leurs entreprises ne furent pas mises au point. Ces insurrections furent livrées au hasard; c'est pourquoi M. Walzer les nomme « révoltes », parce que la révolte n'est qu'un « réflexe », tandis qu'une révolution « malgré les apparences, est une œuvre réfléchie et conduite ». C'est très juste.

Ces révoltés ne montrèrent pas, dans leurs entreprises, des qualités supérieures. Ils n'eurent pas non plus de vertus éclatantes. Si Davel et Péquignat sont de braves gens, Henzi est un ambitieux et Chenaux un mauvais sujet. Tous quatre manquaient un peu de caractère. Ils semblent avoir été menés par des hommes qui restèrent dans les coulisses. Mais, dit M. Walzer, il « reste du moins à l'honneur de Jean-Abraham-Daniel Davel de ne s'être laissé conduire que par Dieu ».

Les quatre hommes évoqués par M. Walzer, sacrés héros au XIXe siècle par des patriotes qui avaient besoin d'ancêtres, ont aujourd'hui comme au siècle dernier de nombreux admirateurs. Ceux-ci trouveront l'étude du jeune historien fort dure, trop dure. Mais P.-O. Walzer a pensé que Voltaire avait raison quand il a dit: « On doit aux vivants des égards; on ne doit aux morts que la vérité. » Le jugement porté par M. P.-O. Walzer sur Henzi, Chenaux, Péquignat et Davel est juste, modéré. Nous ne pouvons que l'adopter.

L'ouvrage de M. Pierre-Olivier Walzer est petit de format, mince de pages; mais il est lourd de matière. Le jeune historien jurassien a dit beaucoup de choses en peu de mots. L'étude est de valeur. Et puis, elle est bien écrite; cela, je tiens à le relever quand tant de livres nous sont donnés dont la langue est encombrée de tournures gauches, maladroites et souvent incorrectes. M. P.-O. Walzer est un historien au jugement droit, un écrivain qui s'exprime avec élégance.

* * *

C'est un historien aussi que M. Marcel Chapatte, curé de Buix, qui rappelle, dans une très belle plaquette, les origines de la collégiale de Saint-Ursanne[1]. C'est un historien consciencieux, érudit, un historien qui a un faible pour le moyen âge et qui connaît parfaitement bien la symbolique, cette science quelque peu délaissée aujourd'hui.

[1] *La collégiale de Saint-Ursanne.* Porrentruy, Imprimerie du « Jura », 1943.

Mais M. M. Chapatte n'est pas qu'un historien. Il parle longuement de l'œuvre d'art, il en décrit minutieusement ses différentes parties et surtout ce portail méridional qui rappelle la porte de saint Gall de la cathédrale de Bâle.

L'auteur, qui fut vicaire à Saint-Ursanne avant d'aller à Buix, a longuement contemplé, admiré la collégiale avant de la décrire. La beauté de l'église l'a enthousiasmé. Il y a de la poésie, du lyrisme dans le texte de M. Marcel Chapatte.

L'ouvrage du curé de Buix est présenté avec soin; il est enrichi de nombreux clichés, ces clichés accompagnés de textes explicatifs. Ce livre d'art sera longuement feuilleté par ceux qui aiment la collégiale de Saint-Ursanne, cette église qui mêle avec tant de bonheur le roman au gothique, ce joyau architectural que nous sommes fiers de posséder dans le Jura.

* * *

Un autre ecclésiastique, M. A. Membrez, curé-doyen de Porrentruy, après s'être occupé de nombreuses œuvres d'art et sanctuaires jurassiens et leur avoir consacré des études savantes et attachantes, nous invite aujourd'hui à une promenade bernoise. Dans un livre richement présenté, il évoque les fontaines de la ville fédérale [1].

Ses fontaines sont l'un des charmes de Berne. Elles mettent de la gaîté dans les artères larges, sur les places quelquefois un peu grises de la ville fédérale. Pour qui sait les voir et comprendre leur langage, elles résument toute l'histoire de la cité. Et c'est bien tout le passé bernois qu'évoque M. A. Membrez dans son livre. Il tente aussi de caractériser l'esprit de la cité, de nous faire voir l'âme et le cœur de cette ville qui joua un rôle si grand dans l'ancienne Confédération. Car chaque fontaine, si elle rappelle un événement politique ou militaire, une expédition ou une bataille victorieuse, chaque fontaine symbolise encore une vertu bernoise, un trait de caractère de ce peuple qui sut se montrer brave, héroïque, tenace, tranquille devant l'adversité, généreux dans la victoire, ce peuple qui fut grand.

L'ouvrage de M. A. Membrez est d'une solide documentation. Il est clair, présenté avec soin. Les photographies qui l'illustrent, dont plusieurs sont en couleurs, sont excellentes et bien propres à nous faire comprendre la beauté des fontaines de Berne.

* * *

[1] *Berne et ses vieilles fontaines.* Berne, Editions Boivin et Bitterli, s. d. (1943).

Puisque j'en suis aux livres d'art, je dois, pour être complet, noter ici l'ouvrage consacré au peintre jurassien A.-F. Duplain et pour lequel j'ai écrit une introduction[1]. Il ne m'appartient pas de m'arrêter à cette introduction. Mais je puis dire, car je n'y suis pour rien, que l'ouvrage est admirablement présenté par la maison Roto-Sadag et que les reproductions des toiles du peintre sont faites avec un soin tout particulier. Nous pouvons ainsi, en feuilletant ce bel ouvrage, nous faire une idée exacte de la valeur de cet artiste qui possède une personnalité si attachante, si puissante.

* * *

C'est un livre bien agréable, bien amusant à lire que celui de M. René Fell sur le journalisme[2]. M. René Fell, dont beaucoup de mes lecteurs connaissent les billets pleins de bon sens qu'il signe Gilles, est un journaliste de talent. Il a écrit sur sa profession des pages pleines de sens.

Beaucoup de personnes se laissent attirer par les journaux. Mais, parmi celles qui parviennent à y publier leur prose ou leurs vers, peu réussissent à se faire un nom. C'est que n'est pas journaliste qui veut. Ainsi que le dit M. Fell, « on naît journaliste ». Chacun n'a pas le flair du chasseur que doit posséder celui qui court après les nouvelles; chacun n'a pas le sens de l'actualité, le don de choisir le fait, l'histoire qui intéresse le grand public, le don du reportage; chacun n'a pas le style clair, rapide, dynamique qui doit plaire aux lecteurs exigents, retenir les lecteurs pressés.

On naît journaliste. Mais qu'il ait le sens du journalisme ne suffit pas encore au jeune homme qui veut se faire un nom dans la profession. Comme le dit ailleurs M. Fell, « les études ne gênent pas ». Plus ses études auront été poussées, plus le journaliste s'imposera, plus le journaliste sera lu, apprécié.

Elles sont nombreuses les personnes qui croient que le journaliste a la vie belle, facile. On se trompe. La vie d'un journaliste est souvent difficile, pleine de déceptions. Mais elle est passionnante aussi. Peut-être finalement, pour un journaliste-né, offre-t-elle plus de joies que de déceptions.

Dans son livre M. R. Fell ne parle pas seulement du journaliste, de l'informateur, de l'homme qui court le monde, du chroniqueur, du spécialiste, du polémiste; il nous entretient encore

[1] *A.-F. Duplain.* Collection *Artistes suisses.* Bienne, Les Editions du Chandelier, s. d. (1943).

[2] *Le journalisme en dix-sept leçons.* Neuchâtel, A la Baconnière, s. d. (1942).

du journal lui-même, de sa confection, du typographe, du metteur en pages; il nous parle des amis et des ennemis du journal, de son influence, de son avenir.

M. René Fell a dit tout l'essentiel sur le journal et ceux qui le font. Son petit livre, plein de remarques très justes, est celui d'un journaliste qui connaît à fond sa profession, qui sait quelles en sont les difficultés, mais qui l'aime tout de même. C'est un petit livre plein de bon sens, de mesure et d'esprit; c'est un petit livre qu'on lit d'un trait avec infiniment de plaisir.

* * *

M. Serge Jeanprêtre, qui est un excellent pédagogue, songea, voici quelques années, aux mots croisés pour intéresser ses élèves, pour les amuser en même temps que pour les instruire. Il leur soumit, un jour, un problème. Les élèves se passionnèrent pour ce jeu. Leur maître n'eut donc plus qu'à poursuivre son expérience. Au bout de deux ans, il était convaincu de la grande valeur instructive des mots croisés. Ceux-ci permettent, en effet, d'aborder l'histoire, la géographie, les sciences naturelles; ils apprennent le français à ceux qui les pratiquent, puisqu'ils les obligent à donner aux mots leur signification précise et leur orthographe exacte.

M. Serge Jeanprêtre obtint en classe de si bons résultats avec ses mots croisés qu'il voulut rendre service à ses collègues en mettant à leur disposition son nouveau moyen d'enseignement. Il fit donc paraître un recueil de vingt-six mots croisés[1] choisis avec soin pour que les difficultés augmentent lentement de la première à la dernière grille.

Dans ce recueil, dit M. Serge Jeanprêtre lui-même, on ne trouvera pas « des données obscures et semées d'innombrables embûches. Point de définitions frisant la devinette ou le casse-tête chinois. Au contraire, des questions simples et claires offriront aux chercheurs davantage de satisfaction que des problèmes insolubles ou s'éternisant ».

L'expérience de M. Serge Jeanprêtre, d'autres instituteurs, qui ont été enchantés de constater l'intérêt apporté par leurs élèves à la solution des problèmes de mots croisés et le bénéfice que ces élèves en ont retiré, d'autres instituteurs l'ont faite. D'autres encore la feront.

Au reste, les mots croisés de M. Serge Jeanprêtre ne s'adres-

[1] *Premiers mots croisés romands*. Bienne, Les Editions du Chandelier, s. d. (1943).

sent pas qu'aux enfants. Les grandes personnes y trouveront aussi du plaisir.

M. Serge Jeanprêtre a fait œuvre utile en publiant ses *Premiers mots croisés romands.*

* * *

Bien qu'ils n'appartiennent pas à cette rubrique, je tiens néanmoins à signaler deux livres encore. L'un, qui a été écrit par un économiste, M. Robert Bauder, porte le titre de *Communes jurassiennes à travers deux crises et une guerre. Etude financière et économique sur les Franches-Montagnes et le Jura sud*[1]. Dans cet ouvrage, M. Bauder s'occupe de quelques communes franc-montagnardes et erguéliennes qui ont souffert de la guerre de 1914 à 1918 et des crises de chômage qui ont suivi. Après avoir ausculté les malades, le jeune docteur établit un diagnostic précis et dit les remèdes qui, non seulement devront rendre la santé aux communes chancelantes, mais les empêcher de s'anémier de nouveau.

Le second livre qui est de M. Marcel Joray est consacré aux Franches-Montagnes[2]. Il nous donne une excellente image de cette région de forêts et de grands pâturages; il nous offre quantités de détails sur le sol, le climat, les arbres du pays. Cette brochure est illustrée de très belles photographies.

* * *

N'ai-je personne oublié? Il a paru tant de choses en Suisse romande ces dernières années que j'ai pu, sous l'amoncellement des autres, ne pas apercevoir le livre d'un Jurassien. Si l'on me signale un oubli, je serai heureux de le réparer.

[1] Bienne, Imprimerie Ch. Gassmann, 1943.

[2] *Les Franches-Montagnes. Forêts d'autrefois, forêts d'aujourd'hui.* Edité par « Pro Jura ». Société jurassienne de développement.